

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 46

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185968>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Qu'on use alors du grand remède,
Remède simple autant que bon :
Est-il un secret qui ne cède
A l'influence du guillon ?

L'égalité, ce mot magique,
En théorie est fort vanté,
Mais dès qu'il s'agit de pratique,
On est bientôt désenchanté.
Descendons quelque pas sous terre,
Pour garder notre illusion,
Car buvant tous au même verre,
Tous sont égaux près du guillon.

Dans l'Orient la guerre affreuse
Vient de déchaîner sa fureur,
De cette lutte malheureuse
Le vrai motif c'est la chaleur,
Car lorsqu'il fait chaud, il faut boire,
Et la Russie, en vrai glouton,
Voudrait pour tonneau la mer Noire,
Constantinople pour guillon.

Au lieu de voir dans l'hyménée
Son vrai but, le bonheur à deux,
Combien de gens, toute l'année,
Vivent comme étrangers entr'eux,
Que diraient-ils d'une personne
Qui, profitant de leurs leçons,
Dans un endroit mettrait la tonne
Et dans un autre son guillon.

Tous les Vaudois, contre Genève,
Se sont mis dans un grand courroux,
Prétendant que le lac s'élève
Et que la faute en est à nous.
Hélas ! ce n'est pas sans justice,
Car, franchement, comment veut-on
Que le tonneau se désemplisse
Quand on encombre le guillon ?

Quand d'une grave maladie
Votre docteur voit les signaux,
Vite au diable il vous expédie,
Lentement pour prendre les eaux.
Le mien connaît mieux la nature,
Car à chaque indisposition,
C'est lui qui dirige ma cure
Et notre source est le guillon.

Grigou et sa fenna.

Grigou et sa fenna s'accordâvont pas tant bin. L'est veré que Grigou quartettâvè pe soveint qu'à son tor et quand retornâvè à l'hotô on bocon bliet, la Rosette, sa fenna, qu'avâi 'na forta pince, lo traitâvè pe bas què terra et lâi reprodzivè de lâi rupâ son bin. Ce cein avâi éta vito de, Grigou arâ; laissi passâ la câra et n'arâi rein repondu, po avâi pe vito fé; mâ la Rosette ne poivè pas botsi et l'ein desâi tant, qu'à la fin Grigou étâi d'obedzi dè lâi bailli 'na ramenâie po la fère câisi. On dzo que lâi avâi bailli on pétâ que lâi étâi restâ on grâobon su lo ge, la fenna portâ plieinte âo dzudzo dè pé, que lè fe paraitrè ti dou et que fe onna bouna remontrance à Grigou ein lâi deseint que n'avâi pas lo drâi dè la taupa et que lo drâi dè puni appartegnâi à la justice. Grigou, qu'étâi dein cé momeint quie furieux contrè sa fenna, repond âo dzudzo ein lâi busseint la Rosette contrè :

— Ah ! n'é pas lo drâi dè la puni ? eh bin, teni ! fédè-lo vo mémo ; mâ se vo plié, monsu lo dzudzo, tapâ dru !

Abran Toupin.

La fenna à Abran Toupin avâi bailli à se n'homono galé petit bouébo, et la sadze-fenna avâi de à Abran que faillâi allâ dè suite tsi lo menistrè po lo fère inscrire. Toupin lâi tracè sein pi avâi peinsâ coumeint on volliâvè derè à cé petit vallottet.

— Bondzo, monsu lo menistrè, se fâ, ma fenna a bouébâ sta matenâ et vigno fère inscrire lo petiot.

— Ah bin vo félicito, se repond lo menistrè, et coumeint lo faut te inscrire ; quin nom lâi bailli-vo ?

— Oh n'ein sé rein !

— Coumeint, vo n'ein sédè rein ! lo pu pas inscrire se n'a min dè nom. Du que l'est voutron premi einfant, lâi faut bailli lo voutro dè nom et lâi derè Abran, qu'ein ditès-vo ?

— Oh bin s'on vâo ! se repond Toupin, bâilli-lâi pi lo min ; por mè m'ein pu bin passâ, tot lo mondo mè cognâi prâo !

Nous remarquons de bien curieux details dans un ouvrage intitulé : *Notes d'un voyageur au Maroc*. Il faut les lire pour se faire une idée des mœurs de ce pays aussi grand en étendue que la France et peuplé de 8 millions d'habitants. Chose incroyable, le Maroc est resté jusqu'ici presque complètement en dehors du mouvement de la civilisation ; c'est du moins ce que nous affirme M. Ed. Amicis, qui en revient.

Quelques lieues de mer seulement séparent Gibraltar de Tanger, et on dirait qu'entre ces deux villes, il y a tout un monde. « Ici la vie fiévreuse et bruyante des villes européennes, et à trois heures de là, le nom de notre continent résonne comme un nom fabuleux ; chrétien veut dire ennemi. Notre civilisation est ignorée, crainte ou bafouée ; tout est changé, depuis les premiers éléments de la vie sociale jusqu'aux plus insignifiantes particularités de la vie privée. On se trouve dans un pays inconnu auquel rien ne rattache et où tout reste à apprendre... et en trois heures s'est accomplie sous vos yeux la plus merveilleuse transformation à laquelle on puisse assister sur terre. »

La population du Maroc se compose de Berbères, de Maures, de Juifs et de nègres, auxquels il faut ajouter quelques Européens que l'intolérance musulmane repousse peu à peu de l'intérieur vers la côte ; ils ne sont guère que 2,000 dans tout le pays, et habitent presque tous à Tanger, où ils vivent librement sous la protection du pavillon de leurs consulats. Les juifs sont plus nombreux ; ils forment le vingtième environ de la population et descendent pour la plupart des juifs exilés d'Europe au moyen-âge. Opprimés, haïs, persécutés et avilis, ils sont industriels, commerçants, boutiquiers, brocanteurs ; ils s'ingénient, avec la souplesse et la persévérance propres à leur race, à gagner de l'argent, et trouvent dans les écus qu'ils extorquent à leurs oppresseurs une compensation

aux maux que ceux-ci leur font souffrir.

Les nègres, au nombre d'environ 500,000, sont pour la plupart domestiques, ouvriers ou soldats. On les amène du Soudan, au nombre de 3 à 4,000 par an, généralement à l'âge de huit à dix ans; mais beaucoup d'entre eux meurent promptement de nostalgie. Les marchands, avant de les exposer en vente, les engraisent avec des boulettes de couscoussou et leur apprennent quelques mots arabes, ce qui en augmente la valeur. Le prix est ordinairement de 30 francs pour un jeune garçon, de 60 pour une petite fille; de 400 pour une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, jolie, sachant parler et n'ayant pas encore eu d'enfants; de 50 à 60 francs enfin pour un vieillard.

L'empereur prélève 5 p. c. sur la valeur de la marchandise importée et a droit au premier choix en nature; les autres se vendent en bloc sur les marchés de Fez, de Mogador et de Maroc, ou séparément, aux enchères, dans les autres villes de l'intérieur. Tous les nègres embrassent sans difficulté l'islamisme, tout en conservant la plupart de leurs superstitions natives et l'habitude de se livrer, à certaines époques, pendant trois jours et trois nuits consécutives, à des danses grotesques, qu'accompagne un effroyable vacarme sous le nom de musique. Le sort de ces esclaves offre parfois d'étranges vicissitudes et de singulières péripéties. Tel pauvre négrillon, vendu sur les frontières du Sahara pour un morceau de sucre ou une pièce d'étoffe, arrive au poste de premier ministre; et plus fréquemment telle petite fille noire, née dans une cabane et échangée dans une oasis contre une outre d'eau-de-vie, peut se trouver, à peine adulte, couverte de pierres précieuses et inondée de parfums, parmi les favorites du Sultan.

Les Maures, descendants des Maures d'Espagne, habitent les villes, et ils ont en mains toutes les charges publiques, toutes les richesses et le commerce. Ils trafiquent et travaillent, mais ce trafic et ce travail n'ont rien d'intellectuel, rien de réjouissant. Le gain d'une grosse fortune est leur seule fin; ils partagent le temps entre le soin de leurs affaires et une oisiveté somnolente qui les abêtit. C'est parmi cette classe qu'on trouva les oulémas, les caïds, les pachas, les grands harems, les belles femmes et les trésors cachés.

Les Arabes, le peuple conquérant, occupent les plaines; nomades et pasteurs, ils conservent encore la fierté de leur antique caractère. La noblesse de leur attitude est admirable, et ils se meuvent avec l'élégance libre et superbe des animaux sauvages. La plupart n'ont sur le dos qu'un manteau blanc, mais ils s'y drapent de la façon la plus pittoresque. On ne voit guère parmi eux d'estropiés, de bossus ou de rachitiques, mais il y en a beaucoup qui n'ont pas de nez ou qui sont aveugles avec les orbites vides. Ce sont les victimes de la loi du talion *dent pour dent, œil pour œil*, qui forme le code pénal de l'Empire.

Fanny.

Le sort n'avait pas été clément pour moi. Après quatorze ans passés loin de mon pays, je revenais avec une belle fortune, mais aussi avec des souvenirs que je n'avais pu chasser, les regrets que provoque l'impuissance d'arranger sa vie comme on l'aurait voulu, des plans d'avenir auxquels on a dit un éternel adieu. Les froissements de la société, les luttes avec les hommes et les choses avaient laissé en moi une sorte de lassitude dont j'étais résolu à me reposer dans la solitude.

Quelques jours après mon arrivée, j'appris confidentiellement que le domaine de la Roseraie était à vendre. Son propriétaire, M. de Londe, avait fait de mauvaises opérations; pour relever son crédit il était condamné à ce sacrifice, mais il voulait l'accomplir sans bruit, pour ne pas aggraver en la divulguant la crise momentanée qu'il traversait.

Je connaissais de Londe, je connaissais aussi la Roseraie. Elle se trouvait à quelque distance de Dieppe, dans une situation délicieuse en vue de la mer, dont le spectacle avait pour moi un attrait irrésistible.

Là, en tête-à-tête avec la nature, qui a d'inépuisables consolations pour les cœurs endoloris par les luttes de la vie, au bruit des vagues me berçant de leur éternel murmure, je pourrais jouir d'un bonheur aussi complet qu'il m'était permis de l'espérer.

J'arrivai à la Roseraie par une belle journée de printemps; la verdure était d'une fraîcheur délicieuse, les oiseaux gazouillaient dans le feuillage, un soleil tiède répandait des flots de lumière sur les accidents d'une campagne admirable. Dans le creux d'un vallon se cachait l'usine de de Londe, dont la haute cheminée dégageait un panache de fumée. Je voyais les murailles blanches de l'habitation se profiler au milieu d'une ceinture de grands arbres, puis de l'autre côté du jardin, j'apercevais un pavillon, ancien rendez-vous de chasse qui ressemblait à un poste avancé du côté du rivage.

A mon entrée, un magnifique terre-neuve dénonça ma présence par ses aboiements et, se plaçant à mes côtés, me fit escorte jusqu'à la maison.

Sur le seuil, j'eus une impression de profond étonnement; j'avais devant moi une figure de connaissance que je n'avais pas vue depuis bien des années et que je ne m'attendais pas à jamais revoir.

Ce n'était plus celle qu'autrefois on appelait dans la maison maternelle la petite Fanny, la fraîche et gracieuse enfant dont la gaieté, l'humeur toujours égale, la sollicitude empressée faisaient le charme du logis. Le temps avait passé sur elle comme sur moi. Ses trente ans avaient laissé leurs traces sur son visage, l'expression en était plus grave et je crus y remarquer une nuance de mélancolie. Elle n'était pas belle, elle ne l'avait jamais été dans le sens rigoureux qu'on donne à ce mot. Mais sa physionomie avait toujours cette franchise qui permet de lire au fond de l'âme, ce cachet de bonté intelligente qui m'avaient frappé plus que n'aurait pu le faire l'éclat de la beauté.

J'éprouvai quelque embarras en me retrouvant brusquement devant elle. Elle ne put dissimuler la même impression.

— Vous désirez parler à mon beau-frère? me dit-elle après les formules de politesse d'usage.

— Quoi! vous êtes la belle-sœur de M. de Londe?

— Vous ne saviez donc pas qu'il a épousé ma sœur?

— Je l'ignorais. Mes voyages se sont prolongés depuis bien des années et je viens d'arriver. Et vous, vous habitez dans cette maison?

— Oui; après la mort de ma mère, j'y ai trouvé un abri.

— Et c'est ici que vous avez enterré votre vie, que vous avez circonscrit votre ambition?

— L'ambition d'une vieille fille qui voit tout doucement couler les jours sans les compter et s'achemine avec insouciance vers le moment où, la vue affaiblie, la taille courbée par l'âge, je ferai ronfler près de la fenêtre le rouet des grand'mères.

Elle disait cela en souriant, de cette voix limpide qui pour moi avait toute la fraîcheur de l'adolescence. Je l'écoutais avec tristesse; elle avait trente ans, il me semblait qu'une route riante, émaillée de fleurs, pouvait encore s'ouvrir devant elle,